



Des livres de piété pour le Canada, (1640 - 1850)

Philippe Martin

Volume 76, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044757ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044757ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, P. (2010). Des livres de piété pour le Canada, (1640 - 1850). *Études d'histoire religieuse*, 76, 5–26. <https://doi.org/10.7202/044757ar>

Résumé de l'article

Très longtemps négligé, le livre de piété a pourtant été, à partir du milieu du XVII^e siècle, une arme essentielle de la pastorale catholique permettant de développer une approche individualisée de la foi. L'étude des exemplaires aujourd'hui conservés dans les bibliothèques des séminaires nous fait découvrir les trois dimensions de l'imprimé de dévotion : une activité économique majeure ; un message spirituel adapté ; les formes d'appropriation de la part des lecteurs. La popularité de ces ouvrages autorise également les comparaisons entre ce qui était lu au Québec, en Lorraine et en Savoie entre 1650 et 1840. Apparaissent alors les contours d'une personnalité religieuse régionale.

Des livres de piété pour le Canada, (1640 – 1850)

Philippe Martin¹

Résumé : Très longtemps négligé, le livre de piété a pourtant été, à partir du milieu du XVII^e siècle, une arme essentielle de la pastorale catholique permettant de développer une approche individualisée de la foi. L'étude des exemplaires aujourd'hui conservés dans les bibliothèques des séminaires nous fait découvrir les trois dimensions de l'imprimé de dévotion : une activité économique majeure ; un message spirituel adapté ; les formes d'appropriation de la part des lecteurs. La popularité de ces ouvrages autorise également les comparaisons entre ce qui était lu au Québec, en Lorraine et en Savoie entre 1650 et 1840. Apparaissent alors les contours d'une personnalité religieuse régionale.

Abstract: For a long time neglected, the book of devotion was nevertheless, from the middle of the XVIIth century, an essential weapon of pastoral catholic allowing to develop an individualized approach of the faith. The study of copies today preserved in the libraries of the seminaries makes us discover three dimensions of the printed matter of worship: a major economic activity; an adapted spiritual message; the forms of appropriation on behalf of the readers. The popularity of these works also authorizes the comparisons between what was read in Quebec, in Lorraine and in Savoy between 1650 and 1840. The outlines of a regional religious personality appear then.

Face à l'imprimé, l'historien est devant un océan sans fin, tourmenté et immense. Les approches sont nombreuses : histoire matérielle des modes de production et du travail des hommes ; histoire culturelle d'ouvrages fondamentaux ou banaux qui façonnèrent les esprits ; histoire intellectuelle des parcours d'auteurs célèbres ou demeurés inconnus... Depuis peu, l'idée de travailler sur un genre spécifique s'est développée. Deux approches se sont alors essentiellement dégagées.

1. Professeur d'histoire moderne à l'université de Nancy-2, Philippe Martin a orienté ses recherches sur les manifestations de la piété entre la fin du XVI^e et la fin du XIX^e siècle. Il a déjà publié *Les Chemins du sacré* (1995), *Pèlerins de Lorraine* (1997) et *Une guerre de Trente Ans en Lorraine* (2002), *Une religion des livres (1640-1850)* (2003).

L'étude des titres permet de viser une certaine exhaustivité en étudiant, par exemple, le dépôt légal ou les grands répertoires, mais néglige le contenu de l'ouvrage. Le second type d'enquête privilégie une dimension plus qualitative en prenant en compte des fonds constitués pour y étudier les idées des volumes. Bien évidemment, il ne s'agit plus ici de penser que le corpus constitué est complet, mais de former un ensemble représentatif de ce que le lecteur a pu avoir en mains. C'est le rapport entre un objet, les idées qu'il véhicule et sa réception qui constitue le triptyque de telles recherches. Elles ne s'enferment ni dans l'histoire des idées, ni dans l'histoire sociale, ni dans l'histoire des bibliothèques; elles se placent au croisement de ces analyses pour proposer une tentative d'histoire qui place le lecteur sous le regard direct de l'historien.

Depuis quelques années, nous avons développé une telle analyse en nous penchant sur un type de livres souvent méprisés : le livre de piété. En 1774, Nicolas Jamin expliquait que le livre de piété est « un maître qui nous corrige sans aigreur, qui nous dit nos vérités sans craindre de nous offenser; c'est un médecin éclairé qui apporte le remède à nos maux sans intérêts; enfin c'est un ami de toutes les heures »². En quelques mots précis, il montrait toute l'importance d'une spiritualité fondée sur l'imprimé qui s'épanouissait depuis le milieu du siècle précédent. À la veille de la Révolution, elle avait littéralement envahi les foyers français. Entre 1777 et 1788, les seules presses provinciales produisirent plus de 1,4 million d'exemplaires de ces ouvrages³.

Si la catégorie « livre de piété » est parfaitement connue des contemporains, elle ne correspond pas à une classification de la bibliométrie. Grâce à l'étude des catalogues de libraires, des inventaires et autres documents commerciaux, nous découvrons qu'il s'agit d'un livre de petit format, essentiellement écrit en langue vulgaire, explicitement destiné aux fidèles. Le seul moyen pour le découvrir est l'objet lui-même. Le sous-titre, le privilège ou la préface disent le public visé, ces laïcs que nous recherchons. Nous avons privilégié la période de 1640, moment du « livre triomphant » pour reprendre une expression de Roger Chartier, à 1850, moment où le monde de l'édition pieuse changea avec l'émergence de très gros éditeurs qui, rapidement, dominèrent et uniformisèrent le marché.

2. Nicolas JAMIN, *Traité de la lecture chrétienne*, Paris, chez J.-Fr. Bastien, 1774, p. 340. Sur le livre de piété, voir Philippe MARTIN, *Une religion des livres (1640-1850)*, Paris, Cerf, 2003.

3. Robert L. DAWSON, *The French Booktrade and the « permission simple » of 1777: Copyright and Public Domain with an Edition of the Permit Registers*, Oxford, Voltaire Foundation, 1992.

Pour trouver ces ouvrages, nous avons fait le choix des bibliothèques religieuses. Celle du Séminaire de Québec compte 180 000 volumes rares et anciens. Instituée par M^{gr} Laval en 1678 pour les professeurs et élèves du Grand et Petit Séminaire, elle subit les aléas de l'histoire, en partie détruite lors de l'incendie de 1705 ou dispersée durant les années 1759-1763. Lorsque l'Université Laval quitta, en 1964, le site du séminaire pour s'installer à Sainte-Foy, les collections furent séparées : tous les ouvrages entrés après 1920 partirent à Laval ; ceux acquis avant restant au séminaire, ensemble aujourd'hui géré par la Société du Musée du Séminaire de Québec⁴. Nous avons complété ce fonds par celui de la bibliothèque de l'Hôtel-Dieu de Québec, pour laquelle nous disposons d'un inventaire⁵.

Ces livres ne sont pas de simples achats, des objets morts jamais consultés. Ce sont des manuels que des mains ont ouverts, que des regards ont usés. Beaucoup sont en effet entrés ici par la volonté de lecteurs. Ainsi, la *Neuvaine à l'honneur du Sacré Cœur de Jésus et du Saint Cœur de Marie* (Angers, 1792)⁶ a appartenu à Jérôme Demers (1774-1853)⁷ comme le prouve l'ex-libris. Entré au séminaire en 1795, il fut ordonné en 1798 avant de devenir professeur en philosophie et sciences. D'autres ecclésiastiques firent don de bibliothèques entières, à l'image de l'abbé Mathurin Jacrau. Arrivé à Québec en 1725, il fut missionnaire, chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec, procuré de la cathédrale. Il fut aussi très actif au séminaire où il occupa, par intervalles, la charge de procure à partir de 1749. En 1764, avant de rentrer en France, où il mourut en 1772, il fit cadeau de l'ensemble de ses livres à cette institution⁸. Les ouvrages ayant appartenu à des laïcs se retrouvent aussi sur les rayons ; les ex-libris nous permettant de découvrir quelques-uns de ces donateurs. Un exemplaire de *L'Année du chrétien* (Paris, 1747) est

4. *Le fonds des livres rares et anciens : rapport du comité de réflexion sur la mise en valeur de la bibliothèque du Séminaire de Québec*, n° 3 des *Chroniques de l'Amérique française*, Québec, Musée de l'Amérique française, 1994, 47 p. ; André CAISSY, « Portrait qualifié de la bibliothèque des livres anciens du musée de l'Amérique française », *Les idées en marche*, Musée de la Civilisation, n° 49, 11-09-1995, 14 p. Monique LAURENT, *Le catalogue de la bibliothèque du Séminaire de Québec*, U.L., D.E.S., 1976, XXIX-101 p. Les ouvrages issus de ces collections sont, ci-dessous, cités SEM.

5. L'inventaire a été réalisé par sœur Saint Nazaire (Anna-Marie Roy) et sœur Sainte Elisabeth de Hongrie (Elisabeth Parent) : volume n° 1 de 1601 à 1800 ; volume n° 2 de 1800 à 1850. Sur cette bibliothèque, voir : Jacques FOURNIER, *La bibliothèque des Augustines de l'Hôtel Dieu de Québec : étude d'un fonds ancien*, Mémoire M.A. (Bibliothéconomie), Université de Montréal, nov. 1983, 266 p. Les ouvrages issus de ces collections sont, ci-dessous, cités AUG.

6. Bibliothèque du Séminaire de Québec (désormais B. Sem. Q.) : côté 104 localisation 140.5.

7. *Le séminaire de Québec. Documents et biographies*, Québec, Université Laval, 1964, p. 459-460.

8. Archives du Séminaire : Séminaire 4, n° 128. Sur ce personnage, voir *Le séminaire de Québec. Documents et biographies*, Québec, Université Laval, 1964, p. 443-444.

orné d'un ex-dono particulièrement explicite : « *dono dederat D. Bossu qui obit ic 18^e augusti 1803* »⁹. Un manuel de prière contre une messe !

Bien évidemment, ce corpus de 488 éditions, publiées entre 1640 et 1850, ne représente qu'une partie de ce qui a pu être lu au Canada. Elles représentent un échantillon représentatif, occasion de procéder à une comparaison avec la Lorraine, 1241 éditions, et la Savoie, 989 éditions. Trois régions si différentes, installées sur des « frontières » : face aux protestants ou aux terres vierges d'un continent à conquérir. Ces volumes révèlent une strate intermédiaire de l'expérience religieuse : entre la pratique personnelle, souvent fondée sur la quête d'une grâce, et l'enseignement par un maître. Ils manifestent la prise en compte de l'individu et du for privé par l'Église.

1. Se procurer des livres de piété

1.1 En Régime français

En France, le livre de piété, comme les ABC, jouissait d'un statut commercial particulier qui lui permettait d'échapper au monopole des libraires. Il était donc disponible aussi bien chez des colporteurs que sur les étals de divers marchands non spécialisés comme ces épiciers-libraires si fréquents dans les campagnes à la fin du XVIII^e siècle. En Nouvelle-France, la situation économique rendait encore plus complexe les réseaux commerciaux.

Sans imprimerie locale, la colonie faisait entrer ses livres par deux voies. Les religieux s'échangeaient facilement des ouvrages à travers l'Atlantique. L'Hôtel-Dieu conserve plusieurs exemplaires ayant appartenu à mère Duplessis de Sainte-Hélène, volumes que son frère jésuite lui avait directement procurés¹⁰. Tous les clercs se rendant en France se voyaient ainsi confier des listes d'achats. En 1731, l'abbé Aimé-Pierre-Jean Valois fut chargé de procurer au séminaire 297 volumes pour un montant de 256 lt¹¹. Les marchands professionnels n'étaient pourtant pas exclus. Les travaux de Jane McLeod, sur le trafic bordelais vers les Antilles, ont montré que le commerce des livres avec les colonies se développa surtout après 1740¹². Joseph Bargeas, de Montréal, profitait des liens qu'il entretenait avec

9. SEM 93-32.

10. Voir : Mary LORETTO GIES, *Mère Duplessis de Sainte-Hélène, annaliste et épistolaire*, thèse, Université Laval, sept. 1949, 289 p.

11. Archives du Séminaire : C-10, p. 10.

12. Jane McLEOD, *A Social Study of Printers and Booksellers in Bordeaux from 1745 to 1810*, Thèse (Ph.D.), York University, 1987.

une famille de libraires du Limousin arrivée en 1754¹³. D'autres passaient des commandes à des amis. En 1749, le négociant François Berlinguet remit à Guillaume-Joseph Besançon, son confrère québécois en route pour l'Europe, la somme de 76 lt. 19 s. « pour l'employer en Heures de vie et de la Congrégation »¹⁴.

Entrés au Canada par des religieux ou des commerçants, les volumes devaient être de « bons livres », conformes aux souhaits de l'Église. En 1696, M^{gr} de Saint-Vallier fit de l'absolution de « ceux qui composent ou débitent de mauvais livres » un cas réservé. Au synode de 1700, il préconisa aux curés « de bannir de leurs paroisses tous les livres suspects, ou propres à inspirer le libertinage ». Ces « bons ouvrages » étaient d'abord mis en vente par des marchands. Sur leurs rayons, la piété tenait une place essentielle. En octobre 1751, Pierre Jorian, établi dans la région montréalaise, prit chez sa nièce Marie-Élisabeth Debled, qui tenait boutique à Québec, des volumes pour une valeur totale de 56 lt. 5 s.¹⁵. Il souhait ainsi revendre la *Journée du Chrestien*, les huit tomes des *Retraites du pere Croisette*¹⁶ ou les *Cantiques de Marseille*. Assuré de pouvoir les écouler facilement, il prenait souvent plusieurs exemplaires de chaque titre ; il se décida pour vingt des *Cantiques de l'âme dévote* de Laurent Durand. L'étude de ces transactions fait apparaître une grande différence avec la France : le prix moyen en Amérique se situe autour de 2 lt. soit plus du double qu'en métropole.

Les Canadiens se procuraient aussi leurs manuels de piété chez des non professionnels. Dans la paroisse Saint-Jean de l'Île d'Orléans, près de Québec, ils s'adressaient au chirurgien Jean Mauvide. En 1729, celui-ci avait acheté pour 172 lt. de marchandises au Québécois Pierre Léger ; plus du tiers était composé de livres : sur 21 titres, 17 relevaient de la piété¹⁷. Il proposait, par exemple, le *Véritable esprit des fidelle a la messe* ou des *Pensées crestiennes*, l'*Adoration perpetuelle du St sacrement*, *Conversation sur plusieurs sujets de pieté*, le *Guide du pécheur* ou l'*Imitation de jesus Crit*. À Québec, les fidèles se fournissaient au séminaire. Cette institution avait commencé à céder des ouvrages de chant et d'Église aux fabriques des paroisses de Sainte-Famille et de Saint-Pierre-de-l'Île-d'Orléans¹⁸. Après 1730, elle eut une véritable activité de librairie, achetant à des grossistes

13. Édouard-Zotique MASSICOTTE, « Libraires-papetiers-relieurs à Montréal au XVIII^e siècle », *BRH*, vol. 36, n^o 5, mai 1930, p. 298-299

14. Cité dans François MELANÇON, *Le livre à Québec dans le premier XVIII^e siècle : la migration d'un objet culturel*, Thèse (Ph.D), Université de Sherbrooke, mars 2007, p. 194.

15. Cité dans *Ibid.*, p. 195.

16. Il s'agit en fait d'un texte du jésuite Jean Croiset (1656-1738).

17. François MELANÇON, *Le livre à Québec dans le premier XVIII^e siècle*, p. 196.

18. *Ibid.*, p. 437-439.

ou des détaillants européens, puis redistribuant aux pensionnaires ou à d'autres laïcs.

1.2 En Régime britannique

Dans les années qui suivirent l'instauration du Régime anglais, le commerce de livres avec la France devint impossible. En 1764, le Séminaire de Paris refusa d'ailleurs d'envoyer des livres au Canada car «ce sont choses de contrebande en Ang.»¹⁹. Il fallut alors se fournir à Londres auprès du libraire Paul Vaillant²⁰. Au début des années 1770, les échanges recommencèrent. Ce furent d'abord les dons faits par des ecclésiastiques à leurs confrères d'outre-Atlantique, comme ceux effectués par Saint-Sulpice de Paris au Séminaire de Québec en 1771²¹. Tout au long du XIX^e siècle, des clercs profitaient de leurs déplacements vers l'Europe pour importer des livres. Ainsi, en 1836, l'abbé Holmes du séminaire de Québec fit directement ses achats à Paris.

Assez vite, les marchands reprirent l'habitude de mettre quelques ouvrages dans leurs chargements. Plus encore, l'imprimerie s'installait : Brown et Neilson à Québec à partir de 1764 pour plus de 327 imprimés ou Fleury Mesplet à Montréal pour 75 de 1776 à 1794²². L'existence d'une production locale n'empêchait pas les importations, donnée essentielle de l'histoire de la librairie. La majorité des ouvrages, même écrits en français, transitaient par des marchands anglais. À Montréal, de 1776 à 1830, trois quarts des livres annoncés à la vente dans la presse venaient d'Angleterre²³. Pour mieux contrôler les circuits commerciaux, le libraire parisien Bossange avait d'ailleurs ouvert une succursale à Londres. D'autres manuels entraient au Canada via les États-Unis. À New-York, Chariot, Wilkes ou Mairet disposaient d'importants stocks. Le séminaire de Québec préférait s'approvisionner chez Samuel G. Drake, bouquiniste de Boston²⁴. Quelques libraires parisiens demeuraient des interlocuteurs directs des commerçants canadiens. C'est ainsi que le 31 mars 1826, le Séminaire dut acquitter une facture émise par Bossange père, libraire rue de Richelieu à

19. Archives du Séminaire, Lettres M, n° 122 A, lettre du 10 avril 1764.

20. Archives du Séminaire, Lettres M, n° 123.

21. Archives du Séminaire, Lettres M, n° 136.

22. John HARE, Jean-Pierre WALLOT, «Les imprimés au Québec (1760-1820)», *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (XVIII^e – XX^e s.)* (Yvan LAMONDE dir.), Québec, IQRC, 1983, p. 79-125. Marie TREMAINE, *Bibliography of Canadian Imprints, 1751-1800*, Toronto, 1952.

23. Yvan LAMONDE, *La librairie et l'édition à Montréal 1776-1920*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1991, 198 p.

24. Archives du Séminaire, E.-G. Plante, n° 14, lettre du 17 septembre 1850.

Paris, correspondant aux commandes effectuées par l'abbé Antoine Parant (1785-1855), procure de l'institution²⁵.

Comme en Régime français, les marchands se procuraient souvent des invendus achetés à bas prix mais qu'ils étaient assurés de vendre chers tant la demande locale était importante. Appelés « *rum books* », « *slow moving books* », « *dead books* » ou « *unsalable titles* », ces ouvrages prouvent que le Canada cherchait avidement des lectures, quitte à prendre ce que l'Europe ne voulait plus. Le commerce avait d'ailleurs pris une vaste ampleur. Entre 1824 et 1827, plus de 25 tonnes de livres traversèrent l'Atlantique, le tiers ayant été commandé par Bossange. Le droit était le domaine le plus fréquemment demandé, mais la religion venait en seconde position, loin devant les manuels d'instruction ou les textes de divertissement.

Les livres de piété étaient une valeur commerciale sûre. En 1783, Fleury Mesplet vendait, en gros ou en détail²⁶ : le petit catéchisme, le grand catéchisme, des *Heures de vie*, les *Cantiques de Marseille*, des formulaires de prières, la *Semaine sainte*, la *Journée du chrétien*, les *Petites heures pour la jeunesse*, l'*Exercice très dévot envers saint Antoine*, la *Neuvaine de saint François Xavier*, le *Saint suaire*... Même si, avec le temps, la part de la religion diminua dans les inventaires, elle demeura importante. En 1821, Augustin Germain fit publier le catalogue de ses livres « nouvellement arrivés de France ». Sur les 695 titres, 38 % relevaient de la dévotion, 37 % des Belles-Lettres et 25 % du droit. D'un libraire à l'autre, les proportions variaient pourtant : 24 % chez Bossange en 1816, contre à peine 11 % chez Neilson en 1818²⁷. La littérature pieuse demeurait une affaire de francophones.

Elle était activement soutenue par les évêques qui y voyaient un moyen de faire face aux critiques ou à l'indifférence. Dans un mandement de septembre 1845, M^{gr} Bourget, évêque de Montréal, expliqua que le livre permettait de « défendre la foi et les mœurs attaquées par des productions impies et immorales [...] de combattre l'impiété en opposant aux livres impies, des livres pleins de la doctrine de la foi et conformes à ses dogmes et à sa morale ». Certains titres étaient activement défendus. Le 25 février 1848, M^{gr} Bourget préconisait l'utilisation du *Manuel de prières*... : « Nous l'avons jugé utile non seulement à la Communauté et à l'Association de Charité pour lesquelles il est spécialement imprimé, mais aussi aux fidèles en général [...] Nous l'approuvons et le recommandons instamment à tous

25. Archives du Séminaire, Polygraphie 8, n° 30, lettre du 31 mars 1826.

26. Liste jointe à l'édition de la *Dévotion aux saints anges* (Montréal, 1783).

27. Yvan LAMONDE, *La librairie et l'édition à Montréal 1776-1920*, p. 109.

les fidèles de notre diocèse»²⁸. Parallèlement, les prélats favorisèrent les bibliothèques paroissiales, mouvement qui connut un véritable essor dans les années 1840²⁹. En juillet 1844, Joseph-Vincent Quiblier, supérieur du séminaire Saint-Sulpice et curé de Montréal, lança l'Œuvre des bibliothèques paroissiales sur le modèle de l'Œuvre des bons livres de Bordeaux. Dans une perspective de culture globale, en 1845, seuls 49 % des titres étaient religieux³⁰. L'année suivante, M^{gr} Bourget, évêque de Montréal, ordonnait : «chaque paroisse devra avoir sa bibliothèque paroissiale composée de livres choisis». En 1853, il y en avait 90 possédant 47 703 volumes³¹.

1.3. L'origine des livres de piété

Tout au long des deux siècles de notre étude, le livre de piété demeura français. Les éditeurs parisiens fournirent 36 % des ouvrages de notre corpus, proportion identique à ce que nous avons observé en Savoie ou en Lorraine. En revanche, les autres grands centres de l'édition française sont sous-représentés, comme Lyon (2 % contre 15 %) ou Nancy (0,5 % contre 11,5 %). Les ports atlantiques ne sont pas spécialement importants : Caen 0,6 % contre 0,08 % ; Rouen 0,5 %.

Le corpus canadien manifeste une immense dispersion. Les livres venaient de partout, sans qu'il y ait, à l'exception de Paris, un centre de production privilégié. Cette originalité s'explique par l'importance des livres d'occasion écoulés en Amérique, invendus récupérés par des grossistes. Elle est aussi le fruit de la diversité des canaux d'approvisionnement. Prêtres ou religieux, intermédiaires si importants, prenaient les titres là où ils résidaient. Le brassage de la population, avec les immigrants, favorisait aussi l'éparpillement.

2. L'intention dévote

Avoir le livre de piété en main, c'est pouvoir deviner l'«intention» des auteurs qui développent un programme de formation, d'édification ou de dévotion. Le titre est trop souvent trompeur. Ainsi, la *Quintessence*

28. Approbation insérée dans *Manuel de prières à l'usage des sœurs de la charité avec augmentation à l'usage des personnes pieuses*, Montréal, 2^e éd. 1848.

29. Marcel LAJEUNESSE, «Les bibliothèques paroissiales, précurseurs des bibliothèques publiques au Québec ?», *Les bibliothèques québécoises d'hier à aujourd'hui* (Gilles GALLICHAN dir.), Actes du colloque de l'ASTED et de l'AQEI à Trois Rivières oct. 1997, Editions ASTED, 1998, p. 44-66.

30. Gilles GALLICHAN (dir.), Actes du colloque de l'ASTED et de l'AQEI à Trois Rivières oct. 1997, 187 p.

31. Antonio DROLET, *Les bibliothèques canadiennes 1604-1960*, Montréal, Cercle du livre de France, 1965, p. 147.

de la doctrine catholique publiée à Metz en 1804 n'est pas, malgré ce qui pourrait sembler une évidence, un ouvrage religieux mais un pamphlet anticatholique. Il est donc indispensable d'ouvrir le volume, d'en découvrir les innombrables aspects. Pour approcher cette dimension du livre, nous avons mis au point une grille de trente critères, résumés par trois lettres majuscules. Chacun décrit un des aspects du contenu du texte³² : MOR pour l'appel à la réformation intérieure du lecteur ; PRI pour les prières et oraisons ; MES pour les explications ou les méditations de la messe ; CAN pour la mention de cantiques... Chaque édition est caractérisée par au moins un de ces aspects, au plus par cinq ; ils nous donnent un résumé du contenu du texte. Le dépouillement fait apparaître le projet dévot proposé aux fidèles. L'offre éditoriale est immense et l'enquête montre que chaque région manifeste ses spécificités.

Dans bien des domaines, les ouvrages conservés au Canada sont en retrait par rapport à ce que nous observons dans les autres régions (tableau 1). La forme, tout d'abord, diffère. Les cantiques sont délaissés, cette forme de lecture qui convient pourtant parfaitement à des populations peu alphabétisées car les phrases sont courtes et bien séquencées, que le fidèle peut facilement s'interrompre et parcourir de courts passages. On trouve aussi peu d'ouvrages composés uniquement de citations de l'Écriture, genre qu'affectionnaient les écrivains catholiques car il permettait de se retrancher derrière le texte biblique, donné à lire à tous.

Un même recul est visible quand on considère le souci de formation (tableau 1) : la présentation des fondements de la religion ou de l'histoire religieuse est nettement en retrait par rapport au reste de la France. Si la messe est présente dans les mêmes proportions, tout ce qui concerne la liturgie est quelque peu négligé : les dévotions envers le Saint-Sacrement, le respect dû aux sacrements et l'attention pour la confession. Tous les textes qui développent une théologie des devoirs d'états sont aussi peu fréquents, que ce soit les passages concernant les enfants, les femmes, les groupes sociaux particuliers, les parents ou les conseils pour mener saintement une existence quotidienne.

Parallèlement à ces « faiblesses », le corpus canadien fait preuve de « forces », des domaines plus représentés ici que dans les deux autres régions. Les dévotions sont privilégiées : ce qui concerne le Christ est présent dans 41,5 % des livres contre 19,5 % en Lorraine ou Savoie ; même « force » en ce qui concerne la Vierge et tous les exercices pieux pour tous les jours de l'année.

32. On trouvera un descriptif plus précis de notre méthode dans Philippe MARTIN, *op. cit.*

Tableau 1 : «Points de faiblesse» dans le corpus canadien

Thèmes	Présence dans les livres	Différences avec la Savoie et la Lorraine
Manière d'écrire le livre		
CAN (présence de cantiques)	5 %	– 3
EEE (livre composé avec des passages des Écritures)	6,5 %	– 3
Formation		
CAT (présentation des fondements de la religion)	7,1 %	– 11
HIS (présentation de l'histoire religieuse)	10 %	– 3,5
Des fidèles face à la liturgie		
MES (explication et dévotion envers la messe)	14,7 %	– 0,9
DVB (présentation et dévotion envers le Saint-Sacrement)	5,8 %	– 13
SSC (présentation et explication des sacrements)	0	– 10
CNF (présentation et explication de la confession)	3,1 %	– 6
Théologie des devoirs d'états		
ENF (passages consacrés aux enfants)	3,4 %	– 5
FEM (passages consacrés aux femmes)	0,2 %	– 2
GASP (passages consacrés à des groupes sociaux particuliers)	4,2 %	– 2
PAR (passages consacrés aux parents)	0,4 %	– 2
VQO (conseils pour la vie quotidienne)	4,7 %	– 3

Source : données compilées par l'auteur.

La personnalité du Canada s'observe encore mieux si on ne prend en compte que les deux thèmes les plus fréquents dans la littérature dévote (tableau 2). L'appel à la réformation intérieure est en recul de 9 points par rapport à la France alors que la prière est omniprésente avec chapitres spécifiques dans 82,5 % des ouvrages, soit 33,5 points de plus.

L'approche de la prière était d'une extraordinaire richesse. Elle permettait de former le fidèle, comme le proposait le jésuite Louis Du Pont dans ses *Très excellentes méditations sur tous les mystères de la foi avec la pratique de l'oraison mentale* (Paris, 1631). Par elle, le catholique pouvait aborder les différentes formes de dévotions christiques, surtout s'il lisait le *Recueil de méditations dévotes sur les mystères de la Passion* (Paris, 1653). Pour mieux connaître la liturgie, qu'il se penche dans le *Manuel de méditation* (Paris, 1668) du jésuite Jean Busée. Pour accompagner sa journée, qu'il parcoure l'*Oraison quotidienne avec un exercice de la messe et d'autres prières* (Paris, 1820). Pour parler aux saints, qu'il prenne *La*

dévotion aux neuf chœurs des saints anges (Paris, rééd., 1755) composée par Henry-Marie Boudon. Les commerçants comprirent ce goût pour les prières. Dans les fonds d'une cinquantaine de commerçants du milieu du XVIII^e siècle³³, les livres d'Heures étaient présents chez 32 d'entre eux, en lots moyens de 30 exemplaires.

Tableau2 : « Points de force » dans le corpus canadien

Thèmes	Présence dans les livres	Différences avec la Savoie et la Lorraine
Des dévotions particulières		
DVC (présentation de dévotions christocentriques)	41,5 %	+ 22
DVD (présentation de dévotions mariales)	20 %	+ 11,5
ANN (exercices de piété pour tous les jours de l'année)	17 %	+ 11
Deux points forts		
MOR (appel à la réformation intérieure du lecteur)	41 %	- 9
PRI (prières, oraisons...)	82,5 %	+ 33,5

Source : données compilées par l'auteur.

Pour beaucoup, le Canada était une « terre de prière ». Déjà, les missionnaires du XVII^e siècle en faisaient le lieu idéal pour entretenir un contact privilégié avec Dieu, loin des artifices du culte public. Brébeuf notait : « j'y trouve des avantages nompareils pour acquérir la perfection [...] N'est ce pas une belle occasion de s'unir à Dieu ». Aucune distraction n'entravant son esprit et son âme, il pouvait s'obliger « sans violence à la recollection intérieure »³⁴. Bien plus tard, de plus simples croyants conservaient cet amour pour la prière. Étonné, Pehr Kalm en fut le témoin en 1749³⁵. Il remarqua que les Français avaient « la coutume de réciter un *Kyrie Eleison* le matin, qu'ils accompagnent d'une foule de prières adressées à la Vierge Marie ». Pendant leurs déplacements, ils priaient collectivement. Sur le Lac Champlain, il observa un soldat qui récitait des litanies « en latin et les autres soldats répondent *miserere nobis* ou *ora pro nobis*, selon que la prière s'adresse à l'une des personnes divines ou à la Vierge Marie ».

33. François MELANÇON, *Le livre à Québec dans le premier XVIII^e siècle*, p. 204.

34. Relation de 1635, cité dans Jean de BREBEUF, *Écrits en Huronie*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1996, p. 97.

35. *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, présenté par Jacques Rousseau, Guy Béthune, de Pierre Morisset, Montréal, CLF, 1977, mentions pour le 3 septembre 1749 et le 18 octobre 1749.

Par rapport aux deux autres provinces, le message délivré par le livre de piété est donc celui d'une dévotion très prégnante; pas celui d'une formation, d'une participation à une liturgie comprise ou une théologie des devoirs d'états responsabilisant chacun. Le fidèle idéal est avant tout homme d'exercices pieux! Le livre de piété lui permettait une approche très dévotionnelle alors qu'ailleurs il incitait à se réformer, à se former ou à participer aux rites collectifs. L'accès à la littérature dévote suppose donc des choix régionaux. Dans l'immense production, chaque province a opté pour certaines thématiques, privilégié certains manuels. Cela dénote l'existence d'une personnalité religieuse. Certes, deux thèmes dominant, l'appel à la réformation intérieure et la prière, mais ils ne dissimulent pas les différences locales.

3. Une identité spirituelle

Pour percevoir ces spécificités, il est nécessaire de dépasser la première constatation, rendue possible grâce à l'étude des pourcentages, et de recourir à des méthodes statistiques plus fines, celles que rend possible le logiciel SAS³⁶. Il permet non plus d'envisager ce qui est le plus représenté mais ce qui est le plus représentatif; ce qui fait véritablement la personnalité spirituelle d'une région. Ce logiciel effectue un quadruple travail. Il détermine des périodes chronologiques, tout en mesurant leur homogénéité en nous fournissant un indice de cohérence: plus ce chiffre sera proche de 100, plus le groupe est cohérent, moins les livres auront de différence. Dans un second temps, SAS met en évidence les critères les plus représentatifs de chaque période. Il spécifie ensuite, pour nos trois régions, les critères qui les distinguent le plus les unes des autres. Enfin, il nous signale les titres qui lui semblent mathématiquement les plus représentatifs de notre corpus. Grâce à lui, le livre de piété devient une réalité discriminante, signe de la personnalité de chaque province.

3.1 Années 1640-1698

La première période chronologique déterminée par SAS couvre les années 1640 à 1698. L'indice de cohérence de 46 % indique une certaine dispersion des contenus. Le lectorat, encore très restreint, était essentiellement formé de dévots qui souhaitaient trouver des modalités pratiques pour vivre individuellement leur religion.

36. Pour la méthode et les procédés de calcul, voir Philippe MARTIN, *Une religion des livres (1640-1850)*.

Tableau 3 : Analyse de la période 1640-1698

Indice de cohérence de la période	46 %
Thèmes les plus caractéristiques de la période	<ul style="list-style-type: none"> – présentation de la réformation intérieure (MOR) – présentation de vies édifiantes (VED)
Thèmes les plus représentatifs pour la Lorraine	<ul style="list-style-type: none"> – présentation de la réformation intérieure (MOR) – présentation de vies édifiantes (VED) – présentation des dévotions christocentriques (DVC)
Thèmes les plus représentatifs pour la Savoie	
Thèmes les plus représentatifs pour le Québec	<ul style="list-style-type: none"> – présentation de dévotions mariales (DVD)

Source : données compilées par l’auteur.

Ce qui caractérise les livres canadiens par rapport aux autres régions est l’accent mis sur les dévotions mariales, parfaitement mise en évidence par trois ouvrages significatifs. Les *Méditations sur les fêtes et les octaves* (Paris, 1651), du jésuite Paul Boursier de Barry (1587-1661), fournissaient des prières et des explications du Propre du Temps, de quoi encadrer la vie à l’église du lecteur. Les dévotions particulières n’étaient pas pour autant négligées, comme le montre un texte du carme déchassé Toussaint de Saint-Luc : *L’institution, indulgence, privilèges et devoirs de la confrérie du S. Scapulaire de la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, Notre-Dame du Mont-Carmel* (Paris, rééd., 1689)³⁷. Cette fois, le dévot vivait sa religion au sein d’une confrérie où il priait et méditait. La troisième attitude était de profiter de la proximité mariale pour introduire un dialogue avec le Ciel. À ce titre, le manuel de *La véritable dévotion à la sainte Vierge* (Paris, rééd., 1686) est exemplaire. Les lecteurs potentiels étaient bien formés, souhaitant trouver, à travers une religion fortement marquée par la Vierge, des moyens de vivre leur foi, à l’église ou à la confrérie, pour mieux communiquer avec le Ciel.

3.2 Années 1699-1771

Tout différent est le paysage offert pour la seconde période : 1699-1771. L’exceptionnel taux de cohérence de 67 % montre que les thématiques se resserrent, qu’il y a moins de particularités, que l’offre éditoriale s’uniformise.

37. La première édition date de 1666.

Tableau 4 : Analyse de la période 1699-1771

Indice de cohérence de la période	67 %
Thèmes les plus caractéristiques de la période	<ul style="list-style-type: none"> – passages consacrés spécifiquement à un groupe particulier (GSP) – présentation de la retraite (RET) – présentation de la confession (CNF) – présentation de la mort, des derniers moments, des maladies... (MRT) – ouvrage en partie construit avec des passages des Écritures (EEE) – présentation de la réformation intérieure (MOR)
Thèmes les plus représentatifs pour la Lorraine	<ul style="list-style-type: none"> – passages consacrés spécifiquement à un groupe particulier (GSP) – présentation de la confession (CNF) – présentation de la réformation intérieure (MOR) – présentation de la retraite (RET) – présentation d'exercices pour tous les jours de l'année (ANN)
Thèmes les plus représentatifs pour la Savoie	<ul style="list-style-type: none"> – ouvrage en partie construit avec des passages des Écritures (EEE) – présentation des rapports avec autrui, de la charité... (DVA)
Thèmes les plus représentatifs pour le Québec	<ul style="list-style-type: none"> – présentation de la réformation intérieure (MOR) – présentation de saints (STS) – présentation de dévotions christocentriques (DVC)

Source : données compilées par l'auteur.

Trois thèmes définissent la Nouvelle-France face à la Savoie et à la Lorraine : l'accent mis sur la réformation intérieure, le rôle accordé aux saints et l'importance des dévotions christocentriques. Dans les bibliothèques des colons, c'était alors le temps du succès de *l'Imitation de Jésus Christ*. Deux titres ressortent. *De l'excellence de la dévotion au cœur adorable de Jésus-Christ* (Paris, rééd., 1763), de Galiffet, était un traité très classique présentant les honneurs à rendre au Fils avec les exercices pour le prier convenablement. Il était cependant nécessaire de dépasser le simple niveau de la dévotion pour procéder à une introspection, gage d'une transformation du lecteur en un croyant véritable. C'est ce à quoi engageait *la Pratique de l'amour de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ*, (Paris, 1748) du jésuite Vincent Huby (1608-1693). Jésus, posé en modèle, devait être imité, ce qui incitait le fidèle à s'amender. Pour plus d'efficacité, l'auteur fournissait

des conseils propres aux différents états de vie laïque. Assuré d’agir conformément aux vœux du Ciel, le croyant pouvait alors se tourner vers Dieu en une longue prière. Quatre étapes qui définissaient une spiritualité facile à vivre au quotidien.

3.3 Années 1772-1819

La troisième période, 1772-1819, est marquée par un retour de la dispersion avec un indice de cohérence retombant à 48 %. Les thématiques spécifiques du Canada changent aussi. Deux préoccupations s’imposaient : former les fidèles et les inciter à suivre dévotement les offices. Pour être un bon chrétien, il était indispensable de savoir et de prendre sa place dans la communauté.

Tableau 5 : Analyse de la période 1772-1819

Indice de cohérence de la période	48 %
Thèmes les plus caractéristiques de la période	<ul style="list-style-type: none"> – présentation des fondements de la foi et des principaux préceptes de la religion (CAT) – présence de cantiques (CAN)
Thèmes les plus représentatifs pour la Lorraine	<ul style="list-style-type: none"> – présentation des fondements de la foi et des principaux préceptes de la religion (CAT) – présence de cantiques (CAN)
Thèmes les plus représentatifs pour la Savoie	<ul style="list-style-type: none"> – présentation des confréries, mentions de règlements et tout ce qui s’y rattache (COF) – présentation des fondements de la foi et des principaux préceptes de la religion (CAT)
Thèmes les plus représentatifs pour le Québec	<ul style="list-style-type: none"> – présentation des fondements de la foi et des principaux préceptes de la religion (CAT) – présentation de la messe ou mention d’exercices pour suivre les offices (MES)

Source : données compilées par l’auteur.

L’ouvrage de Jean-Denis Daulé (1766-1852), *Nouveau recueil de cantiques à l’usage de Québec* (Québec, 1819) était le parfait résumé de ces aspirations. Le lectorat s’étant élargi, on lui proposait des cantiques, ces rimes faciles à lire et à mémoriser. L’ensemble de ces courtes phrases dessinait un catéchisme très simple, abordable par tous. Le but de cet apprentissage était dévoilé par le second titre mis en avant : Lacroix, *Traité de morale ou*

devoirs de l'homme envers Dieu, envers la société et envers lui-même, (Paris, 1775). La formation devait déboucher sur la volonté de se transformer, la prière permettant de persévérer sur cette voie de sainteté.

3.4 Années 1820-1850

La cohérence revient entre 1820 et 1850 avec un indice de 65 %. Le public était devenu si large qu'il était indispensable de lui fournir des volumes résumant tout en quelques pages. Ce souci était général, les anglicans disposant de *The Christian Pocket Library* (Québec, 1833) du père John McDonald. Pour les catholiques, le *Manuel du chrétien contenant un livre de prières, un traité de la religion chrétienne, un abrégé des preuves des principales vérités catholiques* (Québec, 1837), en 422 pages, apprenait tout ce qui était nécessaire au parfait croyant. L'auteur expliquait clairement son but : « donner, au commun des lecteurs, et surtout aux jeunes gens qui reçoivent une éducation classique, un aperçu [*sic*] de l'origine, du développement, et de la suite de la religion ». Puisque « Jésus-Christ nous dit que la vie éternelle consiste à connaître Dieu », il fallait savoir pour être sauvé. C'était encore plus indispensable, en ces temps de lutte confessionnelle et de progression de la « prétendue réforme »³⁸.

Le propos n'était pourtant pas très original puisque l'auteur recopia des passages entiers extraits de *La journée du chrétien* (1768) de Denis-Xavier Clément. Le volume, en quatre parties, commençait, ce qui correspondait bien à la mentalité canadienne, par un livre de prières (p. 1-106), fournissant des paroles pour les principaux moments de la journée ou pour les fêtes religieuses. Il se poursuivait par un traité de la religion chrétienne (p. 107-204) qui exposait l'histoire du monde depuis la Création, en insistant sur la venue de Jésus-Christ et sa mission. Dans un troisième temps, des « preuves des vérités catholiques » (p. 205-418) réfutaient le système des protestants (p. 247-296) et autres opposants. Enfin, de « nouvelles preuves des vérités catholiques » (p. 297-418) s'attachaient à la présence réelle dans l'eucharistie, le purgatoire ou le culte des reliques.

L'existence de tels *compendia* n'excluait pas le recours à des textes plus précis. Le Canada se distingue par une instance sur les confréries, la dévotion mariale et la vie du Christ. Les 24 pages de la *Confrérie de N. Dame Auxiliatrice* (Saint-Philippe, 1827) était un parfait condensé de ces aspirations. En s'affiliant à l'association fondée en 1684 à Munich, le fidèle priait, honorait le Fils et la Vierge. Même souci avec le *Petit manuel de l'archiconfrérie du très saint et immaculé cœur de Marie* (Montréal, rééd.

38. *Manuel du chrétien contenant un livre de prières, un traité de la religion chrétienne, un abrégé des preuves des principales vérités catholiques*, Québec, Aug. Amiot, 1837, p. III, p. IV, p. VII.

1843) destiné aux membres de cette fraternité établie dans la cathédrale de Montréal le 7 février 1841. On souhaitait favoriser une piété vécue dans le groupe, fermement ancrée sur la Vierge et le Christ alors que les autres régions s'appuyaient sur les saints, pour la Savoie, ou les cultes locaux, pour la Lorraine.

Tableau 6 : Analyse de la période 1820-1850

Indice de cohérence de la période	65 %
Thèmes les plus caractéristiques de la période	<ul style="list-style-type: none"> - présentations des dévotions mariales (DVD) - présentation des pèlerinages, miracles, reliques (PEL) - présentation des saints (STS) - présentation des missions et de ses exercices (MIS) - présence de cantiques (CAN) - histoire de la Vierge, présentation des apparitions... (NOD) - présentation de vies édifiantes (VED) - passages consacrés spécifiquement aux enfants ou s'adressant directement à eux (ENF)
Thèmes les plus représentatifs pour la Lorraine	<ul style="list-style-type: none"> - présentation des dévotions mariales (DVD) - présentation des pèlerinages, miracles, reliques (PEL) - présence de cantiques (CAN) - présentation des missions et de ses exercices (MIS) - passages consacrés spécifiquement aux enfants ou s'adressant directement à eux (ENF)
Thèmes les plus représentatifs pour la Savoie	<ul style="list-style-type: none"> - présentation des missions et de ses exercices (MIS) - présentation des saints (STS) - présentation de vies édifiantes (VED)
Thèmes les plus représentatifs pour le Québec	<ul style="list-style-type: none"> - présentation des confréries, mentions de règlements et tout ce qui s'y rattache (COF) - présentations des dévotions mariales (DVD) - histoire du Christ dans la vie terrestre (HIS)

Source : données compilées par l'auteur.

4. Lire

Apparaît ainsi nettement les contours d'une personnalité spirituelle régionale. Dans l'immense production dévote, tout en restant fidèle à quelques grandes thématiques, le lectorat de chaque province réussissait à découvrir ce qui correspondait à ses besoins ou à ses aspirations. L'imprimé uniformisait la piété sans pour autant écraser les différences locales. Cependant, il s'agissait bien « d'intention » d'une époque sans qu'on sache exactement quand le fidèle s'appropriera ce message. Par le livre, il était un individu capable de se composer son propre univers mental.

4.1 La présence du livre

Longtemps, l'alphabétisation dans le Canada francophone fut en retrait par rapport à ce qui existait dans d'autres pays occidentaux ; à la fin du XIX^e siècle : 74 % contre 97 % pour l'Angleterre, 96 % pour la France et 89 % pour les États-Unis mais 47 % pour l'Espagne ou 28 % pour la Russie³⁹. Le livre de piété était pourtant présent partout depuis le XVII^e siècle car la lecture est chose plus courante qu'on ne le croit habituellement⁴⁰.

Très tôt, on incita les fidèles à lire. Le chapitre 3 du règlement de 1664 de la confrérie de la Sainte Famille préconisait aux femmes : « Elles tâcheront d'avoir quelque livre de dévotion, qu'elles liront ou feront lire tous les jours, autant qu'il sera possible, en présence des enfants et des domestiques »⁴¹. Ce type de recommandations semble suivi, comme le montrent des indices éparpillés, preuves que des livres sont dans les mains de gens de peu. A Montréal, le matelot Fouchereau possédait *L'abrégé de la vie éternelle*, et son collègue Guillaume Lasue « deux paires d'heures »⁴². Les inventaires après décès dressés à Québec entre 1690 et 1760 signalent au moins une fois sur trois des livres parmi les biens mobiliers. En 1759, Ls.-G. Verrier avait « deux petits livres intitulés imitation de Jésus Christ un latin et l'autre français pris et estimé le tout vingt sols »⁴³. Insensiblement, la part de la piété

39. Michel VERRETTE, « Le retard de l'alphabétisation au Québec », *L'histoire de la culture et de l'imprimé. Hommage à Claude Galarneau* (Yvan LAMONDE, Gilles GALLICHAN dir.), Sainte-Foy, PUL, 1996, p. 109-121.

40. François MELANÇON, « Émergence d'une tradition catholique de lecture au Canada », *Cahiers de la recherche en éducation*, vol. 3, n° 3, 1996, p. 343-362.

41. Cité dans Roland GAUTHIER, *La dévotion à la Sainte Famille en Nouvelle-France et au Québec*, Québec, Fides, 2000, p. 28.

42. Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1955, vol. III : *La seigneurie des Cent-Associés*, t. II : *La société*, p. 501.

43. Archives du Séminaire, Polygraphie 15, n° 61, inventaire des biens de feu Ls.-G. Verrier, procureur général du conseil supérieur de Québec, dressé par le notaire J.-B. Decharnay le 5 octobre 1759, f° 36 r°

dans les bibliothèques privées diminua. Si, en 1760-1799, 25 % des titres repérés relevaient de ce genre, on passa à 13 % en 1800-1819⁴⁴.

Le rapport entretenu avec l'objet était intime comme l'attestent les ex-libris, même s'ils semblent moins nombreux dans notre corpus canadien qu'en France : 11 % contre 36 %. Ainsi un exemplaire de la *Dévotion au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (Limoges, 1770) est marqué : « ce livre appartient a Mademoiselle Julie Bailly le 2 mai 1806 »⁴⁵. Ces volumes circulant de main en main, leurs propriétaires voulaient les retrouver ; ils ornaient donc les pages de titre de mises en garde : « Donnée par le Reverend Père J.X. Duplessis S.J. Ce livre est du calvaire, on vous prie de ne point emporter » peut-on lire sur une *Dévotion au Calvaire* (Douai, 1739)⁴⁶.

Certains transformaient leurs volumes pour qu'ils correspondent à ce qu'ils vivaient. Un exemplaire des *Prières et dévotions des gens de mer avec l'office du Nom et du Couronnement de la Très Sainte Vierge* (Le Havre, 1743)⁴⁷, du père Fournier, comprend quatre pages de notes personnelles, en particulier des prières à dire avant d'embarquer. De telles mentions sont le gage d'une lecture active, d'une appropriation et d'un dialogue avec l'ouvrage.

4.2 Le temps de la lecture

Dès l'enfance, les Canadiens avaient ce contact avec le livre de piété. Les archives des ursulines mentionnent la présence d'offices de saint Joseph ou de la Vierge, de recueils de prières, de l'*Instruction chrétienne pour les jeunes filles...* Les ouvrages étaient donc dans les mains d'enfants ou de ceux qui leur faisaient la classe. Ils étaient lus en commun ou offerts comme prix. Le 30 janvier 1679, Jean-François Buisson, étudiant au Séminaire de Québec, reçut ainsi un manuel pour ses bons résultats scolaires⁴⁸. Au XIX^e siècle, la littérature pieuse était toujours en bonne place dans les bibliothèques scolaires. En 1838, Aubry dressa le catalogue de celle destinée aux élèves du petit séminaire de Québec⁴⁹. Il compta 349 titres, ce qui lui

44. Pour une mise au point voir Yvan MORIN, « Les bibliothèques privées à Québec d'après les inventaires après décès (1800-1819) », *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (18^e – 20^e s.)* (Yvan LAMONDE dir.), Québec, Institut québécois de la Recherche sur la culture, 1983, p. 147-165 ; Egide LANGLOIS, « Livres et lecteurs à Québec 1760-1820 », *L'histoire de la culture et de l'imprimé. Hommage à Claude Galarneau* (Yvan LAMONDE, Gilles GALLICHAN dir.), Sainte-Foy, PUL, 1996, p. 139-147.

45. AUG 815.

46. AUG 870.

47. SEM 138-4.

48. Archives du Séminaire, Polygraphie 34 n° 4 D.

49. Archives du Séminaire, cote Séminaire 85, n° 10 A.

sembla insuffisant. Il préconisa de consacrer 50£ à enrichir les collections, le tiers de cette somme devant être consacré à la dévotion. Parmi les volumes suggérés, se trouvent « les vies de saints : celle de Croiset 18 vol. in-12 ; celles de Godescard in-12 vol. nouvelle édition pour avoir les saints nouveaux ; les vies de S. Louis de Gonzague in-12 de St Stanislas, sainte Thérèse et autres jeunes gens ; les relations de miracles ; des traits des histoires édifiantes ». Il était conseillé de se pourvoir de quelques bons textes de morale : « Vous même vous savez assez ce qui peut convenir à des J. Gens, les instruire, les édifier. La mysticité, un trop grand sérieux dans les livres de piété les ennuie, les dégoûte et leur en fait perdre tout le fruit ». Ces volumes, destinés à servir, devraient être présents en plusieurs exemplaires : « Le plus petit format qui compose un plus grand nombre de volumes convient mieux, parce que le même ouvrage peut être distribué à plusieurs. Que la reliure soit toujours la plus solide ».

Devenu adulte, le croyant continuait à lire. Il le faisait, par exemple, dans le cadre de la confrérie, occasion d'approfondir les chemins de la dévotion et de la perfection. Lors de son séjour de 1662 à Montréal, le père Chaumonot (1611-1693) remarqua : « Je trouvai dans un livre une dévotion pratiquée par quelques personnes dévotes à la sainte Famille, lesquelles, en l'honneur des trente années que Jésus, Marie et Joseph ont passées ensemble, portent un cordon qui a trente nœuds »⁵⁰. Pour entretenir leur ferveur, les associés commandèrent au parisien Florentin Lambert, en 1675, des exemplaires de *La solide dévotion à la Très Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph*⁵¹. Lire un livre de piété inspirait donc des pratiques.

L'imprimé était aussi le compagnon de moments importants, des périodes de difficultés. Malades ou mourants, les fidèles y trouvaient la consolation. Selon son biographe, M^{gr} Saint-Vallier, souffrant, exigeait de telles lectures : « Que dirai-je des Stes lectures qu'on luy faisoit nuit et jour ; la vie de Jésus-Christ et des Saints, le St livre de l'Imitation qui le délassoient dans ses voyages, qui avoient assaisonné tous ses repas durant sa santé, furent mis en usage, par ses ordres, durant tout le cours de sa maladie. Faites-moi quelque bonne lecture, disoit-il de tems en tems aux personnes qui l'approchoient, je sens qu'elle me fortifie et m'encourage à prendre mon mal en patience »⁵².

50. *Autobiographie du Père Chaumonot de la compagnie de Jésus et son complément*, édité par le père Félix Martin, Paris, 1885, p. 165-166. Le père Chaumonot écrit cette autobiographie vers 1688.

51. Marie-Aimée CLICHE, *Les pratiques de dévotion en Nouvelle-France : comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*, Sainte-Foy, PUL, 1988, p. 177.

52. Pierre de LA CHASSE, « Éloge funèbre de M^{gr} de Saint-Vallier [1728] », *BRH*, vol. XIII, n°3, mars 1907, p. 78-79.

4.3 Durée de vie

Ce livre si utile avait une exceptionnelle durée de vie. Les ex-libris traduisent cette longévité. *Le rosier mystique de la très sainte Vierge Marie ou le très sacré rosaire*, publié à Rennes en 1698, est encore marqué : «religieuses hospitalières de l'hôtel dieu de Québec 1811»⁵³. Un texte Henry-Marie Boudon, *La dévotion aux neuf chœurs des saints anges*, imprimé à Paris en 1755, est paraphé : «hôtel dieu 1811 pour l'usage de nos sœurs 1876 de la cuisine par la rev. Mre St. Roch»⁵⁴. Près de 120 ans après son édition, le volume est encore lu !

Ces ouvrages passaient de génération en génération. Par le jeu des inscriptions, il est possible de suivre leur cheminement. Un exemplaire des *Exercices de piété pour tous les jours de l'année*, du père Croiset, sortit des presses parisiennes de Jean-Baptiste Coignard en 1727⁵⁵. Il fut immédiatement acheté. En 1745, il appartenait à un second fidèle qui signa simplement «un prêtre». Il fut ensuite offert à un jésuite, le père Gassion, qui en fit don à un nouveau lecteur. Il parvint finalement à l'Hôtel-Dieu : «Pour la salle des femmes 12 septembre 1839». Plus d'un siècle de lecture pour, au moins, cinq propriétaires différents.

La survie d'une spiritualité ancienne inquiéta parfois le clergé. Des lecteurs du XIX^e siècle pouvaient-ils encore comprendre le mysticisme du siècle précédent ? Certains en doutaient. Au séminaire, en 1881, Jean Prevost préféra mettre en garde. Sur la page de titre d'un exemplaire du *Livre des élus ou Jésus-Christ crucifié* (Paris, 1759) du père Saint-Jure, il nota : «Ce livre vaut pas grand chose, et de plus il guère intéressant, si ce n'est pour une vieille bonne femme, l'imprimerie de ce livre a été fait dans le temps de Adam»⁵⁶. En deux siècles, un manuel était devenu un texte suspect.

* * *

Trop longtemps ignoré, le livre de piété est pourtant une dimension essentielle de la pastorale développée à partir du milieu du XVII^e siècle. Son étude nous introduit dans deux dimensions essentielles de l'histoire religieuse. Elle permet de mesurer le poids des particularismes. Face à une Eglise et une religion trop souvent perçues comme uniformisatrices, l'imprimé a permis une double démarche. La première a été la diffusion de ce que nous pouvons nommer un socle présent dans toutes les provinces et à toutes les époques : appel à la réformation intérieure et nécessaire prière. Parallèlement, il a

53. AUG 831.

54. AUG 837.

55. SEM 93-24.

56. B. Sem. Q. : côte 103 localisation 142.4.

autorisé chacun à choisir dans l'immense production disponible. Lorraine, Savoie et Canada surent conserver leur identité spirituelle. Cette souplesse du médium est exceptionnelle : fonder une pratique universelle tout en permettant l'épanouissement de particularismes.

Le livre de piété a aussi été le moteur d'une certaine modernité. Il a permis la reconnaissance de l'individu, avec ses choix et ses éventuelles errances. Il a fait de la foi une affaire intime et personnelle, pas uniquement une pratique collective ou encadrée par le clergé. Il a été une arme pour apprendre et approfondir, pour prier et méditer. Il a aussi été un vecteur d'émancipation car les contraintes de l'écrit sont toujours transgressées par le lecteur et l'intention de l'auteur réappropriée par le public. Le succès a été unanimement reconnu. En 1856, le sulpicien Louis Regourd assurait « Autrefois, on naissait et on vivait dans une atmosphère de christianisme [...] aujourd'hui, il n'en est plus ainsi [...] les populations hésitent et ne savent plus trop quoi penser. Envoyez-leur le bon livre qui les rassure, qui les replace dans le calme de la foi et les porte à reprendre leur vie de travail et de résignation »⁵⁷. Il manifestait ainsi la place irremplaçable que tint l'imprimé dans une pastorale qui s'adressa à l'individu.

57. Cité dans Marcel LAJEUNESSE, « Les bibliothèques paroissiales, précurseurs des bibliothèques publiques au Québec ? ».